

Femme ou nature complexe, le mal-apprécié dans le monde africain

Dr Aho Sopia Hélène Félicité

Département de philosophie

Université Alassane Ouattara

Introduction

L'histoire de l'humanité est profondément marquée par la condition d'assujettissement de la femme dans la société. Violence, marginalisation, chosification, stigmatisation... sont représentatives de la relégation des femmes au rang de sous-hommes, preuve que l'ingéniosité des civilisations s'attelle à fortifier la virilisation de la société. Aujourd'hui, bien que la condition des femmes se trouve en constante amélioration un peu partout dans le monde, il demeure encore des zones de réticence et de résistance, comme en Afrique, qui restent à convaincre afin de donner à la femme son statut propre : celui d'un être accompli comme l'affirme Amadou Hampaté Bâ. Pour cet auteur africain traditionaliste, la femme doit être « considérée comme un laboratoire divin visité par Dieu lui-même »¹. En tant que laboratoire, elle conçoit l'homme et veille sur lui avec une bienveillante attention jusqu'à sa maturité. Éternellement mère, protectrice et éducatrice, elle reste, dans la vision d'Amadou Hampaté Bâ, un être sacré qui permet à l'homme de s'accomplir. Paradoxalement, en devenant adulte, l'homme se fait le bourreau de sa génitrice qui continue de l'entretenir en tant qu'épouse. Mais comment comprendre que la dette d'être de l'homme à l'égard de la femme se paie du prix de la subordination et de la maltraitance ?

Mère et épouse, source de reconstitution de l'homme dans la vie, la femme est cependant victime de discriminations et de brimades dès l'enfance. « Les filles ont beau fréquenter l'école de la république, elles sont excisées, voilées, mariées de force, violentées dans leurs choix les plus intimes »². La faible occupation des hauts postes de responsabilité par la femme et sa marginalisation mettent en relief un ensemble de réalités tantôt difficiles à comprendre, tantôt tristes, parfois révoltantes. Mais qu'est-ce qui justifie cette ambiguïté du statut de la femme dans la société ? Pourquoi la société brime-t-elle sa dimension féminine par

¹ Amadou Hampaté Bâ, *le petit bodiel*, Abidjan, Nouvelles Éditions Ivoiriennes, 1993, p. 90.

² Christian Ockrent, *Le livre noir de la condition des femmes*, Paris, Éditions Xo, 2006, p.8.

laquelle elle a de la contenance? Le statut de la femme dans la société est-il réellement fonction de ses capacités intellectuelles, ou est-il simplement lié à son être-femme?

Il sera question, dans une première partie, de montrer que la femme est appréhendée comme un être méconnu; dans un deuxième lieu, il s'agira de situer l'origine de cette vision négative de la femme, et enfin, en dernière position, il s'agira de présenter la femme comme "le mal" qui confère à la société, tout son équilibre.

I/ La femme : opposée de l'homme ou "le mal-connu"

Issu d'une société profondément matrilineaire, Amadou Hampaté Bâ présente une conception de la femme qui fait d'elle une entité sacrée à qui nous devons tout: « Tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons sur cette terre, nous le devons une fois à notre père, mais deux fois à notre mère, aussi bien notre bonheur que notre malheur »³. La femme, dans cette société traditionnelle peule est sacrée, d'une part, parce qu'elle donne la vie, et d'autre part, parce qu'elle donne le lait qui reste pour le peul un aliment sacré de par les vertus qu'il contient.

Le lait, symbole de la substance primordiale, liquide nourricier par excellence et emblème de la pureté en raison de sa blancheur, donne le beurre qui est censé concentrer en lui les forces vitales essentielles. Ainsi, les forces cosmiques bienfaitrices sont-elles considérées métaphoriquement comme du beurre liquide coulant des mamelles miséricordieuses de Guéno⁴,

c'est-à-dire, des seins de la femme. C'est l'une des raisons pour lesquelles chez le Peul, « le respect de la maman est capitale, c'est l'être que nous devons adorer, parce que la maman est irremplaçable »⁵.

Dans la société peule, et dans la plupart des sociétés matriarcales en Afrique, la femme est la pièce maîtresse de la famille. Elle est gestionnaire du patrimoine familial et par elle se transmet l'héritage. Dans cette société, les enfants ne sont pas les héritiers de leur père. Les héritiers restent incontestablement les neveux maternels, c'est-à-dire, les enfants des sœurs du père. L'hérédité maternelle est pour la société un élément d'assurance. Cela confère à la femme le pouvoir de gestion des droits politiques de la cité. Ses décisions ne sont pas ouvertes, elles ne sont pas directement exposées. Mais la femme reste, dans le fond, le guide du détenteur du trône. Elle veille à la survie de son règne et ses consignes sont respectées. En

³Amadou Hampaté Ba, *Le petit bodiel*, op. cit., p. 90.

⁴Amadou Hampaté Ba, *Njeddo-dewal*, Abidjan, Nouvelles Editions ivoiriennes, p. 218.

⁵Le petit *Bodiel*, op. cit. p. 90.

l'absence de la mère, c'est sa sœur qui est appelée à ce rôle. La femme est donc formée et éduquée selon les lois et les règles de la société, et passe des épreuves initiatiques au bout desquelles elle est déclarée apte à la gouvernance de sa famille.

La femme, dans la société matriarcale de l'Afrique traditionnelle, jouit d'un statut préférentiel et d'une grande liberté, avant que ce mode de vie ne soit phagocyté par l'occidentalisme. L'organisation de la société traditionnelle du peuple Bushongo, en Afrique Centrale, est un exemple.

La situation sociale des femmes bushongo est remarquable. Le premier personnage du royaume est une femme, la mère du roi. Parmi les grands du royaume, les femmes sont représentées par deux personnages ; et dans le conseil des anciens, il y a de nombreuses femmes... On voit même fréquemment les grandes questions politiques être décidées par les femmes⁶.

Cet exemple se vérifie dans la société traditionnelle ashanti au Ghana avec l'histoire de la reine Pokou. En effet, la succession au trône de cette société se fait d'oncle à neveu (le fils de la sœur du roi). Dans ces sociétés matrilineaires, la femme est reconnue comme le véritable parent de l'enfant, la société ayant été témoin de sa grossesse et de son accouchement. C'est d'ailleurs le non-respect de cette règle de société qui a été à l'origine du déplacement de la reine Abla Pokou et de son peuple, du Ghana vers la Côte d'Ivoire. La légende⁷ raconte qu'après le décès du roi Ossei Tutu, une guerre de succession a éclaté entre le neveu du défunt roi, frère de la reine Pokou et un oncle de la famille. Le neveu fut tué lors du conflit et sa sœur dû quitter le royaume avec son peuple pour échapper à la furie de l'oncle.

Le matriarcat, dans les sociétés traditionnelles africaines, conférait à la femme une force, pas dans le sens d'une domination sur l'homme, mais dans le sens d'une complémentarité et d'une harmonieuse collaboration. C'est un mode de vie très ancien que malheureusement, la vision quelque peu phallocratique de l'Occident a insinueusement bafoué. Et tout se passe aujourd'hui comme si le statut de la femme est en déclin, la femme étant perçue comme un simple objet de reproduction et de plaisir. Cette appréhension a donné lieu au rabaissement du statut de la femme dans de nombreuses cultures, et la religion s'en est faite un élément consolidateur. L'idée de la subordination de la femme à l'homme est présente dans l'Islam et le dans le Christianisme. Chez les musulmans, aussi bien que chez les chrétiens, la femme est présentée comme l'inférieur de l'homme, une "éternelle mineure".

⁶ Théophile Obenga, *L'Afrique centrale précoloniale*, Paris, *Présence Africaine*, 1986, pp. 100-101.

⁷ Cf Revue Plurielle, l'Arbre à Palabre n° 18, Janvier 2006.

L'infériorisation des femmes est devenue une constante en Afrique, avec l'avènement des religions révélées. Dans la société traditionnelle peule, ce changement du statut valorisant au statut dépréciatif de la femme est marqué par l'arrivée de l'Islam entre le XI^e et le XVIII^e siècle. La femme qui, autrefois, était sacrée, est devenue un objet de plaisir et d'échange. Les mariages sont arrangés entre les familles et pour la plupart, sans le consentement des concernées. Elles restent juste un objet de contrat entre les hommes. Elles sont en ce sens, opprimées et asservies. On pourrait certainement parler d'une mauvaise interprétation de la loi divine, une interprétation qui présente la femme comme une invalide intellectuelle à qui il faut dicter la conduite à tenir dans la société. Elle est utilisée pour les travaux domestiques et la procréation. Tout comme dans la société grecque antique, La vie de la femme reste liée au besoin de l'homme.

Ignorante de tout, la jeune épouse a deux qualités : elle est sobre et sait tisser un manteau (...) Elle gère la maison et elle donne des enfants légitimes au citoyen, qui assureront la continuation de la famille et prendront soin de leurs parents âgés (...) Les travaux de l'extérieur, la *polis*, le stade, l'espace sauvage et la mer pour l'homme, l'intérieur, la maison pour la femme⁸.

La femme reste pour l'homme un objet de désir, de collecte, et même de quête perpétuelle. Ce qui justifie, par exemple, dans l'Islam, la polygamie qui autorise l'homme à se lier légalement à quatre femmes. C'est à croire que l'homme est à la recherche de la perfection féminine ou de l'introuvable, une quête permanente qui justifie son nomadisme matrimonial. Et plus l'homme parle de développement, plus la condition de la femme devient préoccupante. Il lui demande souvent l'impossible, ou peut-être trop, pour que cela soit possible. Elle doit être belle et, en même temps, mère. Elle doit être réceptive et douce, et être en même temps l'égal de l'homme sur le plan professionnel. En un mot, la femme est constamment remise en cause en tant qu'être pouvant être autonome. Cette attitude vise à provoquer dans la gent féminine une auto-dévalorisation qui procure à l'homme un sentiment de supériorité et de satisfaction. La femme reste donc inconnue dans cette société. Son véritable statut n'est révélé qu'à travers l'homme qui l'accompagne. Elle reste liée à l'homme depuis son enfance jusqu'à la fin de sa vie, comme le décrit Pierre Brulé. C'est un itinéraire qui, pense-t-il, est lié à l'homme. La femme est en effet la fille de son père à son enfance, ensuite une jeune fille à marier, l'épouse de l'homme et enfin, la mère des enfants.

⁸Luc Brisson, Luc ferry, *Le point, la sagesse grecque, les textes fondamentaux*, Paris, 2011, p.84.

II/l'origine de la question

Retracer le malaise de la gent féminine, en Afrique, revient à remonter la pente de l'histoire des religions révélées qui ont dominé le continent. «Avant l'époque du Prophète Mohammed, les femmes pouvaient choisir librement leur mari, (...) Quand à la femme arabe antique, libre et indépendante, on se souvient des reines arabes, décrites dans les chroniques assyriennes, de la reine de Saba, de la reine Zénobie, parfois même de véritables cheffes de tribus... »⁹. Ceci laisse comprendre que le phénomène de la misogynie dans les sociétés africaines peut être considéré comme le reflet de pensées et d'idéologies formulées et amplifiées avec l'avènement des religion révélées. Depuis le XVIII^e siècle, avec la défense de l'Eglise et des valeurs et traditions grecques, arrive toute la philosophie grecque et la conception négative de Saint Augustin sur les femmes. En effet, pour Saint Augustin, la femme est pécheresse et elle est la cause de la chute de l'humanité. Cette idée est rendue plus rigide par la scolastique médiévale. On pourrait parler d'une véritable névrose qui s'est accaparée de toute la société et qui a fait du statut de la femme une problématique marquant les institutions de l'époque. Depuis, cette idée sur la femme a traversé les âges et reste d'actualité. Et pourtant, cet être méprisé et marginalisé reste, pour la société humaine, une pierre angulaire, un élément incontournable pour l'équilibre social et le développement économique.

La femme est communément identifiée comme le sexe faible de la société. Sexe faible, mais aussi sexe marginalisé qui, cependant, tisse dans sa marge, la toile de l'humanité. Le mépris que lui inflige la société n'a pas encore réussi jusque-là à réveiller en elle une quelconque vengeance. Elle reste toujours la ressource et le recours de la société humaine, réservoir de ses frasques et de ses caprices. Comme la mère de petit bodiel dans *le petit bodiel*, cet autre conte d'Amadou Hampaté Bâ, la femme cherche toujours « entre terre et ciel des excuses pour sa ventrée vaurienne. Elle (l'excuse) de pisser dans sa couche et de ne jamais rien faire, sinon, de temps en temps, aller se tapir dans les touffes de vétiver, cachette d'où il pouvait contempler les jouvencelles qui, toutes nues, s'adonnaient aux joies de la baignade »¹⁰.

Pourtant, identifiée comme un réservoir de calamités, selon le mythe de pandore, la femme essuie sans cesse les dérives et les écarts des hommes. Le mythe de Pandore est ce

⁹Le Mouvement Matricien, plateforme de connaissance sur le matriarcat et société tribales, *Matriarcat bédouin : statut élevé et liberté sexuelle de la femme arabe avant l'Islam*, matricien.org/geo-hist-matrarcat/asia/bedouin/

¹⁰*Le petit bodiel*, op. cit., p. 8.

mythe grec qui montre la femme comme la porte d'entrée de tous les maux qui minent la société humaine. Elle est donc traitée comme telle, comme une fautive que la gent masculine ne cesse d'accuser et de réprimer.

Cependant, dans la société africaine il est, et il faut le souligner, moins pénible d'être une femme que dans les sociétés asiatiques où "le féminicide" est pratiqué. Les femmes, dans ces sociétés sont supprimées depuis le sein, et celles qui viennent à la vie souffrent de discrimination. Dans ces sociétés, il est aisé de ne pas se poser de questions sur la mortalité infantile, surtout lorsque le bébé mort est une fille. C'est une problématique qui s'inscrit dans un contexte spatio-culturel où l'intérêt est porté sur le besoin de la société. Ceci permet de repenser la place de la femme dans les sociétés asiatiques dans lesquelles l'on pourrait parler d'éthique sélective puisqu'il s'agit là, pour ces sociétés, d'adopter des techniques de sélection sexuelle au bénéfice de l'équilibre sociale. L'action est donc "légale". Á en croire une telle légalité, on peut affirmer que l'éthique n'a pas de valeur absolue. Sa valeur est soumise plutôt à des variations géographiques, sociales et culturelles, selon les besoins des peuples ou des populations. Ceci est un malaise. Mais l'historique discrimination vis-à-vis de la femme dans les cultures asiatiques semble bien arrondir les angles du mal pour en faire quelque chose d'utile et d'indispensable pour le bien de la société elle-même.

Le comportement envers les femmes tout au long de leur vie, (...) se traduit par une espérance de vie plus faible que celle des hommes. Les Indiens préfèrent massivement les garçons et négligent les filles en matière de ressources allouées (nourriture, soins, éducation) La scolarisation est plus faible pour les filles. 54 % de la population féminine est alphabétisée contre 76 % pour la population masculine en 2001. Cette négligence traduit un investissement parental sexo-sélectif, en fonction de la valeur spécifique attachée au genre de l'enfant. Le genre, en Inde, semble en effet défini extrêmement tôt en comparaison de l'Occident et prend actuellement toute sa signification avant la naissance. Le sexe de l'enfant à naître, dont la socialisation est préétablie en Inde, est en effet un enjeu crucial pour le devenir de la famille. Ainsi, la naissance d'une fille est redoutée: comme dans de nombreuses sociétés, les Indiennes anticipent le sexe du bébé par des méthodes traditionnelles, le recours à l'astrologie ou, de nos jours, grâce au "miracle" de la technique. Elles essaient par tous les moyens de conjurer le mauvais sort qui voudrait leur attribuer une fille¹¹.

Les petites filles, dans ces régions, sont éliminées. L'une des conséquences est que cette pratique entraîne, dans des régions asiatiques tel qu'au Punjab, au Nord de l'Inde, un déséquilibre social au point où les familles qui possèdent des garçons célibataires sont obligées d'acheter des filles pour le mariage de leurs enfants. Il s'institue une forme de polyandrie tolérée, car dans les familles, plusieurs hommes peuvent vivre avec une seule

¹¹Stéphanie Vella, *Ethique et pratiques reproductives : les techniques de sélection sexuelle en Inde*, Paris, Éditions de l'aube, 2003, pp. 143-163.

femme. On peut aisément imaginer que dans une zone où le nombre de célibataires est élevé alors qu'il y a moins de femmes, les violences sexuelles ne peuvent être que monnaie courante. C'est là l'une des conséquences des frustrations sexuelles que la société elle-même s'impose.

Il existe donc des pays où les femmes n'ont presque pas le droit à l'existence. Le monde entier le sait, le monde entier en parle, mais apparemment, il n'existe aucun moyen de mettre un frein à de telles pratiques, ou du moins, il n'y a pas de moyen efficace pour y arriver compte tenu de l'attachement de ces peuples à leurs coutumes, à leurs traditions. Ces types de société sont des unités profondément patriarcales, où la domination des hommes sur les femmes est très accentuée. Mais, il est temps de s'interroger sur l'avenir de ces pays, sur ce qu'ils deviendront s'ils parvenaient à exterminer le monde féminin. Une chose est cependant certaine. Tous ces indices appellent une inquiétude. Le continent asiatique est exposé à une régression démographique qui pourrait, les décennies à venir, entraîner de graves conséquences sur le développement.

En Afrique, par contre, la vision est tout autre. Les petites filles sont accueillies à la naissance avec la même ferveur que les petits garçons. L'acte même de donner naissance est une manifestation divine, une bénédiction pour la famille. « La naissance d'un enfant est considérée comme la preuve palpable qu'une parcelle de l'existence anonyme s'est détachée et incarnée en vue d'accomplir une mission sur notre terre. Une importance toute particulière sera accordée à la cérémonie du baptême au cours de laquelle on donne un *togo*, ou prénom au nouveau-né. Le *togo* définit le petit individu. Il le situe dans la grande communauté »¹².

La cérémonie de baptême dont parle Amadou Hampaté Bâ est une cérémonie festive qui n'est pas liée au sexe du bébé, mais plutôt, à l'enfantement. Il n'existe à ce niveau donc aucune discrimination sexuelle. La naissance, quelle que soit le sexe de l'enfant, est un évènement heureux pour la famille, pour le village, et même pour l'humanité toute entière qui voit l'espèce humaine se perpétuer. Mais, dans cette société phagocytée par la phalocratie des temps modernes, tout le mal commence à l'adolescence. La jeune fille est préparée au rôle d'épouse, de mère, de femme au foyer et mieux, à la soumission. Femme, elle devient pour l'homme le réservoir des échecs, les siens et ceux de la famille. Et Amadou Hampaté Bâ le dit bien : « la tradition est parfois injuste. Elle s'en prend à la maman d'un vaurien et non au vaurien lui-même. (...) On juge la mère beaucoup plus responsable que le père des qualités ou

¹²Amadou Hampaté Bâ, *Aspects de la civilisation africaine*, Paris, Présence africaine, 1972, p. 12.

des défauts de l'enfant »¹³. Cette accusation est le résultat des attributs que l'on reconnaît à la femme : elle est épouse, mère et éducatrice. Elle joue donc dans la société un rôle prépondérant. Alors, pourquoi autant de mépris et de rejet? Quelle est l'origine de cette attitude paradoxale vis-à-vis de la femme?

Le patriarcat, cette forme de détention d'autorité par les hommes, est la source des oppressions sur la femme. En effet, l'homme, réclamant perpétuellement sa dignité d'homme, assure sa suprématie par le moyen d'imposition de décisions et d'idéologies à la femme. C'est une réalité assez vieille et choquante qui a poussé certains hommes des temps anciens, comme Platon, à réagir à la condition et au traitement de la femme. Certainement retourné par la société grecque de son époque, une société patriarcale et esclavagiste qui réduisait la femme au simple rang d'objet de reproduction, Platon décide de mettre la femme sur le même pied que l'homme. Il la défend bien dans le *Livre V de la République* où il assure que pour parvenir au bien, le sexe n'est pas le plus important, mais plutôt l'intellect qui permet à chaque être humain de réussir ou non à des épreuves. Il dit en ce sens qu'« ...il n'est aucun emploi concernant l'administration de la cité qui appartienne à la femme en tant que femme, ou à l'homme en tant qu'homme ; au contraire, les aptitudes naturelles sont également réparties entre les deux sexes, et il est conforme à la nature que la femme aussi bien que l'homme, participe à tous les emplois, encore qu'en tout, elle soit plus faible que l'homme »¹⁴.

La différence entre l'homme et la femme, pense-t-il, se résume à une différence biologique. Pour Platon, en effet, la femme peut être entraînée aux mêmes exercices que l'homme. La gestion de la cité, selon lui, doit se faire avec la participation active de la femme. Il faut, à ce sujet, pouvoir la situer, lui donner la place qui lui revient. Platon pense à ce sujet qu' " après avoir parfaitement déterminé le rôle des hommes ils doivent déterminer celui des femmes". Mais, il semble que la défense de Platon pour la femme ne va pas très loin, ou du moins, est ambiguë, car, à l'analyse, il confine la femme dans un canevas qu'elle semble ne pas pouvoir dépasser. Dans ses échanges avec ses contemporains qui avaient hâte de connaître le rôle auquel la femme pourrait être assignée dans la cité, Platon répond que dans ces conditions, chacun devait jouer sa partition en fonction des tâches qui relèvent de sa nature: « ...connais-tu quelque occupation en laquelle les hommes ne surpassent pas les femmes? Allongerons-nous notre discours en mentionnant le tissage, la pâtisserie et la cuisine, ouvrages qui semblent relever des femmes, et où, leur infériorité est au plus haut point

¹³*Le petit bodiel*, op. cit., p. 9.

¹⁴Platon, *La République*, Paris, G.F, 1966, livre V, 455d-456c.

ridicule? »¹⁵. La "semblable" assistance à la femme dans le rétablissement de sa dignité que montre le philosophe grec n'est pas aussi tangible que l'on pourrait l'imaginer ; car, loin d'être une restauration, cette analyse semble dévalorisante.

Au XVI^{ème} siècle, Machiavel poursuit l'idéologie qui voit la femme comme un rebus de la société. Ce philosophe misogyne compare la femme à la fortune dont la disposition appartient à Dieu. La femme, selon lui, est insaisissable, comme une anguille fuyant à l'approche d'un regard. Dissimulée et imprévisible, selon lui, il est difficile de la tenir et de la maîtriser. Il s'indigne « ... que les hommes avec leur sagesse ne puissent les corriger, ni même y aient remède aucun ; et par là ils pourraient juger qu'il n'y eût pas trop à s'échiner dans les choses, mais à se laisser gouverner par le sort »¹⁶.

Pour Machiavel, en effet, la femme est si maléfique qu'il faut adopter des dispositions particulières pour contrecarrer ses actions qu'il juge destructrices, et la maîtriser par la violence et la froideur. Mais, en réalité, la femme ne peut-elle être vue que sous cet angle négatif? D'où viennent la méfiance et la frayeur vis-à-vis de la femme qui ont fini par se muer en mépris?

III/ La femme ou le défi de l'équilibre

Dans la Bible (Genèse), il est dit que Dieu façonna l'homme et toutes sortes d'animaux. Mais pour faire un être semblable à l'homme, « il fit tomber l'homme dans un profond sommeil. Il prit une côte et referma la chair à sa place. Avec cette côte, le Seigneur fit une femme et la conduisit à l'homme. En la voyant, celui-ci s'écria: ah! Cette fois, voici un autre moi-même, qui tient de moi par toutes les fibres de son corps. On la nommera compagne de l'homme car c'est de son compagnon qu'elle fut tirée... »¹⁷.

Cette image biblique est, on ne peut plus, révélatrice. Pourquoi Dieu a-t-il jugé nécessaire d'endormir l'homme avant de constituer la femme? Ce n'est certainement pas par souci d'anesthésie pour lui éviter une quelconque douleur. Car en tant que tel, il a la capacité de faire cette intervention de quelque manière que ce soit, sans que l'homme ne puisse en souffrir, s'il le désire ainsi. Alors, à l'analyse, ne pouvons-nous pas penser que Dieu a jugé utile d'endormir l'homme afin qu'il ne soit témoin de son œuvre sur la femme? L'homme à son réveil, fait juste un constat. Il a un être semblable à lui qui devient sa compagne.

¹⁵Idem, 454d-455d.

¹⁶Machiavel (N), *Le prince*, Paris, G.F., 1980, p.189.

¹⁷*Genèse*, Chapitre II, v. 21-23.

Etymologiquement, le mot "compagne" signifie, "personne qui accompagne une autre (personne)", son inséparable. C'est donc une personne qui assiste et soutient l'autre. Bien évidemment, la demande de l'homme à Dieu, de lui faire une compagne pour briser sa solitude a été réalisée. Mais alors, que peut-on comprendre par ce geste divin qui écarte l'homme de la création de la femme, bien qu'il lui soit prélevé une partie de lui? Si l'on se base sur la véracité du mythe de la création judéo-chrétien, la peur ou la méfiance de l'homme vis-à-vis de la femme peut-elle être liée au mystère qui entoure sa création?

L'état d'inconscience momentanée de l'homme peut être compris comme le signe d'une mise en retrait, l'annonce d'une complicité entre Dieu et la femme, une complicité qui échappe à l'homme, le fait trembler et installe en lui le désir permanent de s'affirmer et d'établir son statut de dominateur. La femme est sa compagne. Mais il revient à l'homme, le prestigieux rôle de guide et de décideur. La femme qui est pour lui un besoin, devient en même temps une adversaire. Et pourtant, il est difficile, voire impossible pour lui de se défaire d'elle. Elle devient un mystère qui envahit son environnement. L'homme, lui, reste

la créature qui devant lui tremble, s'humilie et perd courage éprouve en même temps l'impulsion de se tourner vers lui et même de se l'approprier d'une façon quelconque. Le mystère n'est pas seulement pour elle l'étonnant, il est le merveilleux. A côté de l'élément troublant apparaît quelque chose qui séduit, entraîne, ravit étrangement, qui croît en intensité jusqu'à produire le délire et l'ivresse...¹⁸.

L'homme aurait certainement bien voulu dominer ses pulsions sexuelles vis-à-vis de la femme. Son orgueil d'homme et son instinct de dominateur le lui indiquent peut-être. Mais il est lié par le mystère qu'elle représente pour lui. En réalité, la femme dans le silence, domine l'homme par son intelligence et ses aptitudes. Partant du mythe de la création judéo-chrétien, ya-t-il plus de preuve pour justifier cette intelligence active et habile de la femme, que celle avec laquelle elle parvient à convaincre l'homme dans le jardin d'Eden de manger le fruit défendu? Qu'en est-il de l'intelligence de l'homme, premier-né à qui en l'absence de la femme, Dieu a donné cette interdiction: « Tu ne mangeras pas le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras, c'est certain »¹⁹ ? Carol Gilligan, dans une analyse sur la femme, tire la conclusion suivante: Il y a « antinomie entre être femme et être adulte. On a pu constater au cours de ces études que les qualités

¹⁸Rudolf Otto, *Le sacré*, Paris, Éditions Payot et Rivage, 1955, p.58.

¹⁹Genèse,

jugées nécessaires pour être adulte, capacité de penser d'une façon autonome, de prendre des décisions nettes et d'agir de manière responsable sont celles que l'on associe à la masculinité et qu'on estime être des attributs indésirables chez la femme »²⁰.

Et pourtant, dans le jardin d'Eden, l'homme n'a pas usé de sa "capacité de penser de façon autonome", son choix de suivre la femme dans l'interdiction n'a pas non plus été "nette et responsable". Face à l'interrogatoire de Dieu, il accuse plutôt la femme. Il n'assume pas son acquiescement. Cette qualité d'intelligence, de responsabilité et d'autonomie qui serait inhérente à la nature de l'homme n'est donc pas toujours en exercice.

Il serait aisé de comprendre, à partir des textes bibliques, que la complicité entre Dieu et la femme est réelle. Elle se justifie par une confiance qui, plus tard, l'emmène à faire d'une femme, Marie, la mère de l'humanité. La Bible raconte, dans l'évangile, selon saint Luc, chapitre 1, versets 26-38, ceci :

...Le sixième mois, Dieu envoya l'ange Gabriel dans une ville de Galilée nommée Nazareth, chez une jeune fille fiancée à un homme appelé Joseph (...). Le nom de la jeune fille était Marie. L'ange entra chez elle et lui dit, "réjouis-toi. Le Seigneur t'a accordée une grâce particulière, il est avec toi(...); tu vas devenir enceinte et tu mettras au monde un fils que tu nommeras Jésus(...) Le Seigneur Dieu fera de lui un roi et(...) il règnera sur le peuple d'Israël pour toujours ; son règne n'aura pas de fin"²¹.

Si la thèse de la Vierge Marie est avérée, comment Dieu aurait-il pu confier l'humanité à "La Femme", l'être auquel la société attribue tous les maux comme dans le mythe de Pandore ?

Dans l'œuvre *Njeddo-Dewal* d'Amadou Hampaté Bâ, il est conté l'histoire de Héli et Yoyo, une ville paradisiaque. En effet, dans cette ville, les habitants étaient si heureux que le désordre s'installa dans leur vie. "Guéno"(Dieu) décida à cet effet, de mettre de l'ordre. Il conçut alors Njeddo-dewal, mère de la calamité, pour y porter remède.

En effet, ce peuple se comportait comme des enfants en l'absence des parents. L'excès, le gaspillage, etc., deviennent leur règle de vie. Et puisque la femme est celle qui est censée rétablir l'ordre dans le foyer, le Divin envoie, à son image, Njeddo-Dewal pour punir les hommes de leurs déviations, en consommant l'excès de bien-être qui règne dans le pays, pour ainsi, ramener l'harmonie et l'équilibre qui sont des vertus divines.

²⁰Gilligan (C.), *Une si grande différence*, traduit de l'américain par Annie Kwiater, Paris, Flammarion, 1986, p. 36.

²¹*Evangile selon saint Luc*, Chapitre I, V. 26-38.

La similitude qui s'établit ici entre Njeddo-Dewal et la femme, ne se résout pas seulement aux calamités. Ce n'est donc pas pour montrer la femme comme un être calamiteux, mais plutôt, comme censure et comme guide. L'intervention de Njeddo-Dewal en tant qu'être féminin n'est donc pas hasardeuse. Car, en tant que femme, elle intervient, dans un certain sens, comme la mère dans le foyer, pour assurer l'ordre et l'harmonie. Cet être maléfique, pour cette société, est en fait une censure, un élément d'équilibre, de contrainte et de prise de conscience. La femme fait toujours retour à la famille ; elle est soucieuse du bien-être, de la survie et de l'éducation de la famille. C'est pourquoi, dans la tradition peule, elle « est perçue comme donneuse de vie par la nourriture qu'elle prépare, l'eau qu'elle puise(...) C'est la mère qui, dans la famille, contrôle toute la production laitière. Elle aura tendance à gouverner la vie de ses enfants même s'ils sont mariés en intervenant dans leurs affaires de famille ». ²²

Malgré les dénigrement et la stigmatisation, la femme reste incontestablement le socle de la société. Tout le folklore autour de son inhabilité peut être perçue, soit, comme une ignorance, soit, comme la manifestation permanente du désir d'une auto-valorisation de l'homme.

Conclusion

La conception dominante vis-à-vis de la femme dans la société africaine est une conception importée qui s'est amplifiée avec l'avènement des religions révélées. La confinant au rôle d'épouse et de mère, l'homme tend à l'exclure de la gestion de la société et surtout, du pouvoir de gestion sociétale. Et pourtant, la femme a toujours travaillé. Le rôle qui lui était assigné, celui des travaux domestiques, loin de la dévaloriser, est une activité fondatrice. Toute société, quelle qu'elle soit, se construit à partir d'un foyer. La femme en étant la pièce maîtresse, il est absurde de reléguer son rôle, même primaire, au dernier rang, ou de l'inférioriser. Elle « est graine porteuse de graine et représentante des mondes où activités et silence se confondent » ²³. Sa passivité, selon Amadou Hampaté Bâ, se résume en la légèreté et à l'inconsistance de sa présence. Mais, dans cette position, elle reste enracinée et obstinée dans sa mission d'équilibre et d'harmonie. Dans la cosmogonie peule, comme dans la plupart des cosmogonies africaines, la femme n'est pas infériorisée. Elle joue un rôle capital et ses opinions sont véhiculées par les hommes de façon consciente ou inconsciente. Il est temps que

²² Boubacar Hama Beidi, *Les Peuls du Dallol Bosso, Coutumes et mode de vie*, Paris, Editions Sépia, 1993, pp. 14-15.

²³ Pierre Rabhi, *Parole de terre, une initiation africaine*, Paris, Editions Albin Michel, 1996, p. 20.

la femme elle-même rompt avec ces idéologies ou discours sociaux qui la confinent dans une situation précise et la dévalorisent. Même si elle est de plus en plus associée à la vie moderne, il reste encore difficile pour les hommes de traverser et de s'éloigner de leurs frontières intérieures qui retiennent la femme dans le rôle précis de mère, d'épouse, de gardienne et de consommatrice de décisions. La nature de la femme est complexe. Désignée comme "sexe faible", elle assure, dans "sa faiblesse", le prestige social de l'homme. Sogolon Kedjou, la femme hideuse a donné naissance à Soundjata, un roi fort et puissant. Comment alors, de ce qui est faible, peut-il ressortir un être aussi fort et glorieux ? « Les grands arbres poussent lentement, mais ils enfoncent profondément leurs racines dans le sol »²⁴. Cette parole du devin dans Soundjata appelle à réflexion pour revoir la place que la société accorde à la femme en son sein.

Bibliographie

- Amadou Hampaté Bâ, *le petit bodiel*, Nouvelles Edition ivoiriennes, Abidjan, 1993.
- Amadou Hampaté Bâ, *N'djeddo-Dewal*, Abidjan, Nouvelles Editions Ivoiriennes, 19
- Boubacar Hama Beidi, *Les Peuls du Dallol Bosso, coutumes et mode de vie*, Paris, Editions Sépia, 1993.
- Barbara Cassin, Luc Brisson, Luc Ferry, *la sagesse grecque, les textes fondamentaux*, Paris, Le point références, 2011.
- Cheikh, Anta Diop, *L'Unité culturelle de l'Afrique noire*, Paris, Présence Africaine, 1959.
- Christian Ockrent, *Le livre noir de la condition des femmes*, Paris, Editions XO, 2006.
- Doris, Bonné, *Ethique médicale dans les pays en développement*, Paris, Editions de l'Aube, 2003.
- Epître aux Corinthien.
- Gilligan Carol, *Une si grande différence*, Paris, Garnier Flammarion, 1986.
- Machiavel, *Le prince*, Paris, Garnier Flammarion, 1980.
- Niane, Djibril Tamsir, *Soundjata ou l'épopée manding*, Paris, Présence africaine, 1960.
- Platon, *La République*, Paris, Flammarion, 1966.
- Rudolf Otto, *Le Sacré*, Paris, Editions Payot et Rivages, 1995.

²⁴ Niane, Djibril Tamsir, *Soundjata ou l'épopée manding*, Paris, Présence africaine, 1960, p. 39.